

agréable alors de pouvoir épancher son cœur ! Le curé était devenu pour lui un véritable ami.

En présence de cette vie toute de renoncement, Édouard eut honte de la sienne. Il se dépouilla de cet égoïsme d'emprunt dont il avait voulu se faire une arme contre de nouvelles déceptions.

La porte de sa maison se rouvrit. Les pauvres de la contrée en apprirent vite le chemin.

Comme le curé le lui avait prédit, le calme ne tarda pas à renaître dans ce cœur si cruellement tourmenté. Le souvenir de Marthe perdit de son amertume. Si parfois l'orage grondait de nouveau, alors c'était aux pieds du prêtre qu'Édouard venait déposer sa tristesse, et toujours il s'en retournait consolé et raffermi.

Grâce à sa fortune, Édouard put se rendre très-utile dans le pays. Guidé par les conseils du curé, il entreprit de sages et importantes réformes, introduisit des améliorations dans la culture des terres, étudia et se fit agriculteur, espérant entraîner par son exemple ceux qui dédaignent les champs pour aller végéter dans les villes. Il eut bientôt une propriété modèle. Il s'occupa du bien-être de tous ceux qui vivaient sous ses ordres. Désormais sa vie avait un but.

La seule chose pour laquelle le curé le trouvait toujours rebelle, c'était lorsqu'il lui conseillait de se marier.

" Il n'est pas bon que l'homme soit seul," lui disait-il un jour en riant : ce sont les paroles des Livres Saints. Dieu vous appelle à faire beaucoup de bien dans le monde. Les familles dont le chef est guidé par l'amour de la vertu, deviennent malheureusement trop rares. Votre cœur recèle des trésors de tendresse : il faut les déverser.

— Non, répondit Édouard en pâlisant, je vous en prie, monsieur le curé, ne me dites pas que mon devoir est là. J'ai perdu toute confiance dans la femme. Il ne me serait pas possible d'ajouter foi à ses promesses : pourquoi voulez-vous que je vive dans un état continu de suspicion ? je ferais le malheur de celle que je choisirais et le mien aussi. Ces trésors de tendresse, comme vous voulez bien les appeler, ajouta-t-il avec un mélancolique sourire, viendront facilement à s'épuiser : il y a tant de malheureux ! "

Le curé secoua la tête et fixa sur le jeune homme son long et pénétrant regard. Il y avait dans ce regard un peu de reproche et beaucoup de compassion.

Ils revenaient un soir d'une excursion lointaine : Édouard avait accompagné le curé, qui était allé visiter un malade demeurant aux limites de la paroisse.

Ils suivaient le petit chemin appelé le sentier de la Mare, par lequel on arrive au presbytère sans traverser le village. Deux ou trois maisons isolées les unes des autres étaient placées là à l'écart.

En passant devant l'une d'elles, le curé s'arrêta.

" Voulez-vous m'attendre un peu, mon ami ? dit-il à Édouard : je vais entrer ici un instant."

Le jeune homme s'assit sur une pierre qui bordait la route.

La visite ne fut pas longue. Le curé ressortit presque aussitôt ; une femme et deux petites filles le suivaient.

Une ombre de tristesse voilait le beau visage du prêtre lorsqu'il vint retrouver Édouard.

" Voyez-vous, dit-il tout à coup, après avoir marché quelques moments en silence et comme pour répondre à une pensée intime, il y a de ces vies qui nous font vrai-

ment rougir de celle que nous menons. Dieu semble prendre plaisir à accabler certaines créatures de ses rigueurs, pour leur donner l'occasion de prouver les sublimes vertus dont il les a dotées."

Et, lisant dans les yeux d'Édouard l'espèce de curiosité provoquée par ces paroles, il ajouta :

— Cette maison dans laquelle je viens d'entrer renferme une des plus nobles familles que j'aie connues. Le malheur sous toutes ses formes l'a visitée, et toujours j'ai entendu dire à ces paroles de Job : " Que le nom de Dieu soit béni ! "

— La jeune femme qui est sortie avec vous est-il la mère des deux enfants ? demanda Édouard.

— Non, c'est leur sœur. La mère est aveugle, presque paralysée, Et jamais un murmure ! Savez-vous, mon cher, que lorsque, nous autres prêtres, nous nous trouvons en présence de ces êtres exceptionnels, nous à qui Dieu demandera un compte plus rigoureux en raison des grâces que nous avons, nous ne pouvons nous empêcher de trembler ?

— Quel genre de famille est-ce ?

— La mère est la veuve d'un riche manufacturier, qui, après avoir fait faillite, s'est sauvé en Belgique et y est mort, laissant sa famille dans une triste position. Sa femme était née dans ce village ; la petite maison qu'elle habite à présent lui appartenait : ce fut la seule chose qui pût échapper au naufrage dans lequel s'était engloutie toute la fortune du négociant. La fille aînée était presque d'âge de se marier à ce moment-là ; les deux autres marchaient à peine. La pauvre mère arriva ici dans une grande gêne : elle ne mit pas de fierté à cacher sa misère. Sa fille avait été élevée comme tous les enfants devraient l'être : elle comptait sur une belle fortune, et pourtant jamais sa mère ne voulut lui laisser prendre la moindre habitude luxueuse. On eût dit qu'elle prévoyait l'avenir. Ah ! si tous les parents étaient aussi raisonnables, que de malheurs on éviterait ! L'éducation solide que les enfants reçoivent est la meilleure sauvegarde pour leur bonheur futur, dans quelque position qu'ils se trouvent. Et dans le cas dont je vous parle, cela a servi à empêcher toute une famille de mourir de faim. La courageuse mère s'est usée à la peine ; mais elle ne travaillait pas seule : sa fille s'est mise bravement à l'œuvre. Rien ne la rebutait. Sa jeunesse tout entière s'est passée sans qu'un soupir de regret soit venu attrister sa mère. Elle est tour à tour chez elle ouvrière, cuisinière, institutrice de ses sœurs et leur bonne. Beaucoup à sa place se seraient révoltées contre le sort : elle, pas du tout. Et pourtant, pauvre fille ! selon toutes les probabilités, l'avenir ne sera pas gai pour elle ! Sa mère est si infirme ! il n'est pas probable qu'on puisse la faire vivre bien longtemps. Il faudra donc qu'elle élève seule ses deux sœurs. Elle a une si grande foi dans la providence, que cette lourde tâche ne l'effraye pas. " Dieu peut tout, me répond-elle, quand, malgré moi, je laisse percer mes craintes. Il ménage le vent à la brebis tondue, n'est-ce pas, monsieur le curé ? " Que répondre ? Elle aime sa mère avec passion. Se résigner à la perdre lui elle est bien difficile. Cependant elle en fait tous les jours le sacrifice.

— Pourquoi ne s'est-elle pas mariée ? demanda Édouard.

— Jeune homme, vous n'êtes pas de votre siècle ; si vous me faites sérieusement cette question. Elle avait